

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 35 (1985)
Heft: 2: Confesser la foi

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE

JEAN ANDERFUHREN, *A l'ombre du doute, la foi. Commentaire du Symbole des Apôtres* (L'Évangile dans la vie, 10), Genève, Labor et Fides, 1984, 268 p. Théologie contemporaine

On relit avec plaisir ce commentaire du Symbole des Apôtres qui avait d'abord paru sous forme d'articles dans *La Vie Protestante*. L'auteur, qui s'adresse à un large public, fait preuve d'une belle santé théologique; il va droit au but et, sans entrer dans trop de détails techniques, s'efforce de montrer la portée profonde de chaque partie du Credo pour la foi et la vie chrétienne. Le commentateur recourt souvent, pour éclairer son propos, aux affirmations correspondantes du Symbole de Nicée ainsi qu'aux interprétations récentes, notamment de K. Barth. Le livre est en fait une initiation biblique aux divers thèmes abordés par le texte ancien, dont l'auteur reconnaît d'ailleurs qu'ils ne sont pas tous de la même importance. Les chapitres les plus originaux m'ont paru être: «Le Dieu unique», «L'exclusivisme de Dieu», «Le Père» (*avant* la toute-puissance et la création), «Toutes choses visibles et invisibles», «L'homme responsable de la création» (nécessité d'une réflexion éthique nouvelle), «Marie» (une réhabilitation protestante), «La vie éternelle» (thème interprété par Nicée: «la vie du monde à venir»), etc. La distance critique apparaît seulement vers la fin: «Eloge et critique du Symbole des Apôtres»; mais ne vient-elle pas trop tard? Aussi le titre du livre est-il trompeur: il s'agit d'une énergique réponse au doute plus que d'une analyse apologétique de notre situation actuelle; le seul sous-titre eût été suffisant. Malgré quelques questions ici et là, notamment sur le langage masculin (p. 40) ou sur le messie noir épinglé trop rapidement au passage (p. 74) ou encore sur cet «optimisme foncier à l'égard de la création» (p. 249) qu'il eût fallu nuancer, il faut recommander ce livre tonique à tous ceux qui cherchent pour eux-mêmes et pour d'autres une présentation accessible de la foi réformée en débat avec les autres confessions chrétiennes et les grandes questions de l'heure.

HENRY MOTTU

HENRI FESQUET, éd., *Une brassée de confessions de foi*, avec une postface de Paul-André Lesort, Paris, Seuil, 1979, 194 p.

Ce livre rassemble les confessions de foi de diverses personnalités, auxquelles Henri Fesquet avait demandé: «Si un incroyant s'intéressant aux problèmes religieux demandait à un chrétien: «A qui et à quoi croyez-vous?», que lui répondriez-vous?» La plupart de ces documents, qui firent grand bruit à l'époque, parurent d'abord dans *Le Monde* de juin à août 1978 et il est heureux de pouvoir maintenant les relire dans leur ensemble. Ils sont présentés par l'éditeur dans une préface sous la forme d'un triptyque: a) «Confessions de foi chrétiennes», b) «Judaïsme, Islam, bouddhisme», c) «Incroyants, agnostiques, athées». Dans la première partie défilent sous nos yeux, quelque peu ébahis par tant de formules bien frappées, les *Ce que je crois* de l'intelligentsia française. En voici quelques échantillons: «L'éternité amoureuse du temps» (M.-D. Chenu — dans l'incarnation, Dieu est devenu «homme à plein temps: Homme-Dieu, et non plus Dieu-Dieu»); «Un Christ cosmique» (O. Clément); «Une remise en cause

perpétuelle» (J.-P. Delarge); «Une nouveauté radicale» (G. Delteil); «Paradoxe» (J. Delumeau — «A l'origine de la vie et de la lumière, je devine Dieu»); «Une vérité féconde» (A. Dumas — «Sans Dieu face à elle, la foi n'est qu'une énergie du vouloir ou qu'une auréole de la sensibilité, donc une certaine solitude qui ne s'avoue pas»); «La vérité est hérétique» (F. Farago); «L'expérience d'un secret» (H. Fesquet — «Désespérer des Eglises, c'est douter de Jésus-Christ»); «Tout est possible» (R. Garaudy — «L'avenir n'est pas ce qui va arriver, mais ce que nous ferons»); «Ne pas tricher» (J. Maury); «Le miracle de l'amour» (F. Quéré); etc. Mais, comme le remarque avec raison Paul-André Lesort dans sa postface, «il reste moins difficile de se livrer que de définir» (p. 187) et c'est pourquoi la lecture de la troisième partie, qui comprend les témoignages des incroyants, est, avec le recul, encore plus impressionnante. On peut d'ailleurs se demander si les croyants ont réellement répondu *par une argumentation* aux questions soulevées par ceux et celles qui ne veulent ni ne peuvent croire. C'est ainsi que les problèmes évoqués par quelques-uns d'entre eux demeurent : «Dieu» est-il autre chose que «la somme de nos incertitudes» et «par-delà les mots, quelle espérance propose une telle conception religieuse», c'est-à-dire de croire à des dieux omniprésents (A. Grjebine)? Qu'en est-il de «la conception chrétienne de l'immortalité», qui «a beaucoup évolué depuis le Moyen Age» et dont il ne reste pour bien des chrétiens «que la croyance en une survie imprécise où l'on retrouverait les êtres disparus qui nous furent chers» (F. Perrin)? Que répondre à A. Grosser qui pense que «l'Eglise a profondément changé dans son comportement et aussi dans sa doctrine» et que l'image de Dieu que s'en font les chrétiens «se modifie en fonction des changements de leur morale»? Et comment ne pas être d'accord avec ces mots de M. Héraud («Une autre ferveur») : «Je ne crois pas en un monde au-delà du nôtre qui puisse satisfaire à cet appétit d'absolu; tout au plus puis-je tendre vers un monde qui serait non pas délivré de l'injustice (je ne crois pas à cela non plus), mais où le scandale serait dénoncé comme tel, permettant aux écrasés de communier un bref instant avec une conscience amie»? Le paradoxe de cette collection apparaît quand «le croyant» ou plutôt celui qui cherche à comprendre ce que croire signifie finit par se retrouver plus proche des négations et des questions courageuses des «athées» que des affirmations des croyants... Qu'est-ce qui *coûte* finalement à ces derniers de dire ce qu'ils disent? A cet égard, l'absence dans cet ouvrage très européen-centré des témoins du Tiers-Monde est regrettable.

HENRY MOTTU

HANS-GEORG LINK, éd., *The Roots of Our Common Faith. Faith in the Scriptures and in the Early Church* (Faith and Order Paper, N° 119), Conseil œcuménique des Eglises, Genève, 1984, 134 p.

Ce livre, imprimé en off-set, assez technique, est le résultat d'une consultation de la Commission «Foi et Constitution» tenue à Rome en octobre 1983 et consacrée au thème : «La foi apostolique dans les Ecritures et dans l'ancienne Eglise», poursuivant une étude commencée en 1978 sur : «Vers une expression commune de la foi apostolique aujourd'hui». Après une introduction de son éditeur, H.-G. Link, qui replace cette rencontre dans l'histoire récente de la Commission, notamment après la conférence de Lima, on prend connaissance du rapport (p. 9-20), dans lequel on relève en particulier trois points : l'importance de l'Ancien Testament et du dialogue avec le judaïsme, la tendance à considérer le symbole de Nicée comme une «plate-forme» conciliaire et œcuménique, l'insistance enfin sur l'étude nécessaire des prières, doxologies et liturgies sans se cantonner à l'examen des symboles classiques. Suivent une dizaine de contributions, dont voici brièvement le contenu. Pour ce qui concerne les Ecritures, Michael

Wyschogrod (New York), un auteur juif invité, étudie le *Shema'* dans le judaïsme et le Nouveau Testament (p. 23-32). Il montre que Deut. 6,4 (à traduire par: «Ecoute, Israël! Le Seigneur est notre Dieu, le Seigneur *seul!*») et non pas «*un*») fonde le commandement du v. 5: «Tu aimeras Dieu totalement». L'accent n'est pas sur l'unicité de Dieu (Maimonide), mais sur son commandement éthique qui exige que *tous* les aspects de la vie soient placés sous le regard de la Thora. Par là est amorcé un dialogue possible avec la conception trinitaire chrétienne de Dieu. Suit l'examen de la tentation de Jésus où l'auteur montre, après Gerhardsson, qu'en Mat. 4, le triple aspect du commandement (cœur-âme-pouvoir) de Deut. 6,5 est repris par Jésus. Ellen Flesseman-van Leer évoque la figure d'Abraham, père des croyants (p. 35-39), tandis que Jorge Pantelis (Bolivie) se penche sur la «foi apostolique» en rapport avec l'enseignement et les *actes* de Jésus (p. 41-53), Günter Wagner sur les *Homologoumena* pauliniens (p. 55-71) et Raymond Brown sur les passages du Nouveau Testament qui annoncent les formulations des premiers Credo (p. 73-77, article décevant). Pour ce qui est de l'ancienne Eglise, V. C. Samuel (Bangalore) étudie le Credo de Nicée, en le comparant au Symbole des Apôtres et au *Quicumque* (et non pas: *Quincunque!*) (p. 81-92). L'article le plus détaillé vient de Dom Emmanuel Lanne (Chevetogne): «La foi apostolique telle qu'elle est exprimée dans le Symbole des Apôtres, comparée spécialement au Credo de Nicée» (p. 95-103), où l'auteur note dix différences principales entre les deux symboles, dont les deux plus connues, mais qui ne sont pas les seules, sont le développement dogmatique sur le Fils dans Nicée 325 ainsi que celui consacré à l'Esprit dans Nicée-Constantinople 381 (tableau comparatif très intéressant: p. 104-105). La foi apostolique dans les liturgies de l'ancienne Eglise fait l'objet d'une étude de G. Kretschmar (p. 107-112), suivie de celle de G. Hinson sur la foi chez les Pères apostoliques en particulier (p. 115-125). Enfin, T. Lugojanul conclut par quelques observations sur le terme même «foi apostolique» (p. 127-132).

Relevons trois questions importantes après la lecture de ce livre: 1) le dialogue entre chrétiens ne peut se faire valablement sans inclure la pensée juive; 2) aucun des symboles anciens ne contient quelque chose sur les saintes Ecritures, le ministère ou la justification par la foi (p. 98), ce qui montre une fois de plus que les symboles classiques sont des confessions baptismales, et non des exposés doctrinaux complets. Mais, pour les réformés, le rapport entre la lecture de l'Ecriture et l'Esprit ainsi que la justification par la foi seule ne devraient-ils pas figurer dans une confession de foi? 3) L'importance œcuménique du symbole de Nicée est frappante, car, contrairement au Symbole des Apôtres, qui est une confession catéchétique et baptismale, Nicée est un symbole conciliaire, attestant «la communion *des* Eglises dans la foi apostolique *unique*» (p. 101). Certes, bien des obstacles demeurent encore sur le chemin de la pleine reconnaissance mutuelle des Eglises, mais, comme le fait remarquer l'éditeur en citant ce proverbe... chinois: «Même un voyage de mille lieues commence avec le premier pas»!

HENRY MOTTU

Collectif, *Théologie et choc des cultures. Colloque de l'Institut catholique de Paris*, édité par Claude Geffré (Cogitatio Fidei 121), Paris, Cerf 1984, 191 p.

Evangile et culture — voilà qui pourrait bien résumer les préoccupations théologiques actuelles et le thème principal de l'avenir. Avec les débats à propos de l'inculturation du message chrétien en des territoires du Tiers Monde d'une part et avec la naissance de théologies non-européennes d'autre part, le vieux problème, passé sous silence pendant un certain temps, regagne une actualité brûlante pour les Eglises con-

cernées. A ce sujet, catholiques et protestants se trouvent en face de questions identiques. — C'est dans ce cadre que s'inscrivent les Actes d'un colloque tenu en janvier 1982 dont la lecture s'avère passionnante. C'est dû à certaines des interventions, mais aussi à la restitution partielle des tables rondes concluant chacune des trois parties: Tentatives de discours théologiques non occidentaux (J. J. Spae, J. M. Ela); La théologie face à la modernité (M. Meslin, S. Breton, E. Dussel, P. Colin); Singularité chrétienne et vocation à l'universel (J. P. Payet, G. W. Kowalski, Mgr Eyt), précédées d'une excellente introduction de Claude Geffré. — Le mot «choc» est indiscutablement le mot-clé, à trois niveaux: s'il y a le choc des cultures occidentales et du Tiers Monde, douloureusement vécu par celui-ci parce que toujours perdant, il faut bien voir que toutes les cultures sont aujourd'hui sous le choc de la modernité. Mais par-dessus tout, il y a le choc (ou scandale) provoqué par l'Évangile (élection, Jésus crucifié...). Cette façon de signaler la complexité du phénomène me semble très pertinente. Elle nous empêche de fuir dans une culture du passé, tendance de la «théologie africaine» contre laquelle Jean Marc Ela objecte qu'elle devient un alibi si la mission de l'Église ne s'accompagne pas d'une tâche de conscientisation et de libération; il propose donc une théologie qui vient du peuple pauvre. Et cette vision des choses nous garde également d'une confusion de la culture (histoire, modernité, Occident etc.) avec l'Évangile, de faux universaux avec l'universel pascal, tendance qui guette parfois l'Association Œcuménique des Théologiens du Tiers Monde. «Il y a le choc fondamental qui tient à la prétention même du christianisme quand il fait de Jésus de Nazareth le médiateur universel entre tous les hommes pour tous les temps et tous les lieux», remarque Geffré. Dès lors, il est très vrai que «si l'Église ne fait pas un effort d'inculturation, il n'y a pas de choc évangélique. Il n'y a plus que le faux scandale d'un véhicule culturel étranger» (p. 9).

KLAUSPETER BLASER

Initiation à la pratique de la théologie, publié sous la direction de Bernard Lauret et François Refoulé, Paris Cerf 1982 ss., en 5 tomes.

Après avoir présenté l'entreprise et les deux premiers tomes parus (voir RThPh 1983, p. 407-8), il nous incombe maintenant de faire connaître la suite sous une forme analogue.

Tome III; Dogmatique 2, 1983, 792 p.

Venant après le premier volume (Révélation, christologie, pneumatologie), celui-ci aborde successivement la cosmologie chrétienne (St. Charalambidis), l'ecclésiologie (J. Hoffmann/H. Legrand), les sacrements (J. R. M. Tillard) et la mariologie (R. Laurentin) ainsi que l'anthropologie (L. Caza/D. Mongillo), problématiques tenues ensemble par le titre: «La vie dans l'Esprit: l'Homme est renouvelé». Suit une partie intitulée: «Création et Eschatologie: Dieu accomplit» (P. Gisel), après quoi le tout s'achève par une conclusion «Penser Dieu» où il est question du Dieu unique et trine (A. Dumas). — Pour intéressante qu'elle soit, cette structure laisse un peu perplexe. Les directeurs de la collection s'en expliquent au début, arguant que le monde avec l'homme «à travers la Pâque du Christ dont le corps ressuscité est tout à la fois matière spiritualisée, humanité incorruptible, Église sacramentelle et donc inauguration d'un monde nouveau», est placé sous le signe de la transparence et de la transfiguration. C'est par une vision orientale du cosmos que le lecteur y est initié, mais il aura droit aussi à une approche plus «occidentale» distinguant davantage l'œuvre de la création et celle de la recréation, encore que cette démarche ne me semble pas si éloignée de la première, comme le titre

(Création et Eschatologie) l'indique déjà. — En un autre sens, on pourrait aussi dire que devant la richesse des approches et la diversité des matériaux, il a été difficile de tout tenir ensemble, cette difficulté étant inhérente à toute entreprise de ce genre. La grande valeur et l'utilité de cet instrument de travail n'en sont pas pour autant affectés, bien au contraire. Dans ces circonstances, je ne puis que relever ce qui m'a réjoui et ce qui m'a étonné lors d'une première lecture « protestante ». — Si, tout d'abord, je me suis étonné de cette cosmologie placée au début de l'ouvrage, je m'en suis peu à peu réjoui, étant donné la beauté et la fraîcheur que cette perspective apporte au travail théologique. Somme toute, une perspective heureuse, encore que des constats tels que « le monde se révèle alors comme une église » (35) ne concordent pas exactement avec mon expérience et ma connaissance théologique... — Si je m'interroge sur la place et la dimension données à l'ecclésiologie (p. 57-466) dans l'ensemble de ce parcours, je me suis de plus en plus intéressé aux multiples développements qui nous expliquent très bien l'Eglise, les ministères et les sacrements dans l'horizon de Vatican II. Dans ces pages, je me suis profondément régalé de l'anticléricisme et de l'importance attribuée à l'église locale et à tout le peuple de Dieu. « Les chrétiens et leurs pasteurs sont des frères égaux en dignité, différents en fonctions et solidairement responsables » (207). Le traitement des sacrements se fait dans l'esprit des textes de convergence de Lima et remplace p. ex. le terme de transsubstantiation par « transfinalisation » et « transsignification », le « mémorial » permettant de dépasser des faux débats : « le mémorial eucharistique a pour finalité première de communiquer à la communauté rassemblée le don-de-lui-même que Jésus a fait une fois pour toutes et qui est le salut » (449). Belles leçons ! (Mais pourquoi, discutant du magistère et son infailibilité, le nom de Hans Küng ne survient-il jamais... ?) — Si je m'inquiète un peu de l'absence de la problématique du péché et du mal dans les deux volumes consacrés à la dogmatique et dans l'anthropologie en particulier et que je ne m'étonne par conséquent plus tellement de l'absence d'une véritable eschatologie (la contribution de P. Gisel étant un abrégé de son livre sur la création), je me déclare émerveillé par la conclusion qu'apporte à ce livre le texte d'André Dumas, un des plus beaux que je connaisse en théologie récente. « Le travail de la théologie chrétienne consiste à prétendre que cette unicité et cette trinité (de Dieu) ne se contredisent pas, mais se confirment l'une l'autre... Celui qui ne dit et ne pense que l'altérité de la sainteté et de la transcendance divines manque l'autre moitié de Dieu : sa visitation, ce qu'il faut clairement nommer son incarnation, qui est tout autre que son immanence. Car l'incarnation maintient la sainteté, tandis que l'immanence la rend anonyme. L'incarnation tend le paradoxe entre le Dieu saint et le monde égaré, tandis que l'immanence confond Dieu avec les stades et les métamorphoses de l'histoire et de l'univers. » (731s.).

Tome IV: Ethique, 1983, 712 p.

Extrêmement riche et varié par ses approches et ses contenus, ce livre ne se prête pas à un résumé. Ce ne sont pas moins de dix-neuf auteurs spécialisés et compétents dans un domaine particulier de l'éthique générale ou spéciale qui ont contribué à la construction de ce gigantesque volume ; catholiques et protestants s'y succèdent. — La première partie tente de saisir « l'éthique chrétienne en situation », c'est-à-dire met la foi, l'amour et l'espérance en relation avec d'autres approches de l'éthique, séculières ou religieuses. La deuxième partie analyse « les catégories de la vie morale » en développant les grandes dimensions : liberté et grâce, conscience et loi, pardon et péché, courage et prudence, espérance et lucidité. S'il y a un fil conducteur dans cette tentative d'éthique fondamentale, c'est peut-être « la tension entre le réalisme quotidien et le dynamisme eschatologique » (9). Toutes les sections nous paraissent intéressantes, bien qu'un ouvrage moins volumineux nous eût semblé préférable ! N'aurait-il pas été à l'avantage

du projet de confier la première et la deuxième partie chacun à un auteur différent, quitte à ce que quelqu'un d'autre revoie et complète la première version (à l'enseigne du Nouveau Livre de la Foi)? En revanche la troisième partie, consacrée aux «lieux de l'éthique» excelle précisément par le savoir des spécialistes. On note un élargissement de vue: vie, santé et mort; l'économie; la politique, le droit, la culture — lieux dont on n'abordait traditionnellement que certains aspects, p. ex. le travail ou l'Etat. Le chapitre sur la sexualité n'omet pas de traiter des situations spécifiques telles la masturbation, l'homosexualité ou l'avortement, et ceci dans une ouverture surprenante et avec une information remarquable. — Des essais sur «le bonheur et la souffrance» ainsi que sur «la vie morale et la vie spirituelle» terminent le parcours. — Comme le disent les directeurs de la collection, le volume se situe «dans un ensemble à la fois dogmatique et pratique où les questions éthiques sont toujours reliées à la dynamique croyante et communautaire»; par conséquent, «l'éthique théologique opère un travail de médiation entre la foi et le réel, en interrogeant les sciences et les traditions chrétiennes» (8). Ce travail a été effectué dans le présent volume avec un certain succès. Tout le monde n'appréciera peut-être pas toujours le genre des médiations pratiquées, mais chacun y trouvera les matériaux pour proposer la sienne. D'autres relèveront les qualités et les faiblesses de l'ouvrage de manière plus détaillée; ici, il s'agit simplement de le caractériser par rapport à l'ensemble qui s'achève par un volume de théologie pratique.

Tome V; Pratique, 1983, 390 p.

Pour des raisons bien compréhensibles, ce dernier volume de l'*Initiation* est le plus court et le plus concis. Il aurait été en effet téméraire de repartir avec des considérations théologiques concernant les pratiques ou d'assortir chaque lieu (dialogue pastoral, catéchèse, prédication, liturgie ou encore animation) de longues dissertations sur leur fondement théologique; on serait ainsi arrivé à une série de plusieurs volumes. Celui-ci présuppose donc les précédents comme préparation à la réappropriation et à l'invention d'une théologie toujours vivante, tout en étant toujours à réinventer à partir d'une question concrète. On cherchera en vain des démarches qui aillent dans ce sens et on devra se contenter d'une petite introduction de J. Audinet qui s'interroge sur les pratiques dont il peut être question en «théologie pratique», étant donné l'inflation du mot dans le discours théologique actuel. Il est dommage que ce dernier volume donne un peu l'impression d'une annexe. Curieux, mais compréhensible, aussi qu'il soit parmi tous les tomes le plus «catholique» et se réfère à la situation dans l'Eglise romaine (p. ex. le chapitre sur la prédication); cette situation crée par ailleurs la nécessité d'y inclure un chapitre «Femmes, féminisme et théologie», où, entre autres, la problématique des «théologues oubliés» et leur admission au sacerdoce ministériel est discuté. La symbolique du corps, du geste, du rite, etc., est beaucoup valorisée comme cela correspond aussi à la tendance actuelle. Notons encore que tous les chapitres — et cela vaut pour tous les volumes — sont accompagnés de bibliographies très utiles. En plus de la théologie pratique, le tome V contient un index onomastique, un index thématique, une table des principaux sigles utilisés et une table des auteurs couvrant l'ensemble des cinq tomes. — Nous profitons de l'occasion pour exprimer notre reconnaissance et admiration pour cette *Initiation* à la pratique de la théologie. Elle rend un inestimable service à l'étudiant, qu'il soit débutant ou plus avancé dans le métier. L'entreprise vaudra d'être reprise lorsque le recul et quelques expériences par rapport à cette œuvre nous permettront une vue plus large et plus approfondie.

KLAUSPETER BLASER